

MARIAGE DE COULEURS

Ce lundi matin de septembre, Louis se sentait bien dans ses habits propres. le beau temps l'incitait à allonger le pas. Il avait du chemin à faire. Il vivait encore dans la maison familiale. Le père avait embarqué sur une péniche il y a cinq ans. Il voulait voir du pays, disait-il et n'était jamais revenu. Il avait alors 16 ans. C'était à son tour maintenant de s'occuper de la mère qui n'avait jamais retrouvé le sourire. Louis travaillait dans l'usine, certes, loin de chez lui, au bord du canal. Pas rebelle à la tâche, ses muscles prouvaient la force qu'il avait toujours déployé pour casser la pierre, la transporter, la verser dans les fours. Il avait bonne réputation auprès de ses compagnons et pouvaient leur donner des coups de mains quand il les voyait peiner. Malgré leurs encouragements ou leurs plaisanteries assidues, il n'allait pas au bal le samedi soir avec eux. « Louis ? C'est un taiseux » disait-on.

La mère, quant à elle, s'inquiétait pour son fils. « Quand est-ce que tu vas sortir de l'église avec une femme toute en blanc à ton bras ? Vas donc danser ! » A chaque fois, il haussait les épaules et sans répondre allait jardiner.

Ce qu'il aimait, Louis, c'est cultiver le morceau de terrain derrière la maison. Il y faisait pousser des légumes mais aussi des fleurs. Il s'arrêtait souvent devant le rosier couleur de miel qui grimpait sur la maison. À la nuit tombante, son parfum envahissait le jardin. Un chéniate* lui avait donné des graines ramenées de son Espagne natale. Elles avaient donné de magnifiques fleurs jaunes. Monsieur le Comte, propriétaire instruit du coin, lui avait révélé leur nom : on les nommait Tournesol. Il avait bien remarqué qu'elles suivaient le soleil et avaient triste mine quand les nuages cachaient l'astre céleste.

Toutes ces pensées allégèrent les longs kilomètres à parcourir pour rejoindre le canal. A son arrivé à l'usine, Louis se dirigea vers le petit groupe déjà formé devant le portail. Le contremaître apparut quelques instants plus tard. Louis espérait être encore affecté à l'équipe du haut, au concassage de la pierre à chaux. C'est là qu'il se sentait le mieux, sous le soleil ou la pluie de son Berry natal. Mais quand le distributeur de travail l'aperçu, il sourit et déclara : « Toi, là-bas, avec tes habits propres : au blutage, tu pourras te pavaner devant les femmes ! »

Un vieux bluteur lui tapa sur l'épaule : « Allez, viens Louis, je vais te montrer le travail » Dans la salle du blutoir, la machine attendait paresseusement son réveil. Le vieux indiqua à Louis où était versé la chaux, comment attacher les sacs de jute aux goulottes, comment, une fois remplis, les ficeler avant qu'ils ne soient empilés sur la péniche déjà à quai. Il lui conseilla de protéger son nez avec son foulard, ses oreilles et son nez avec des mèches de coton. Louis, habitué à travailler dehors, n'avait pas prévu la ouate. Le vieux en sortit de sa poche et lui en donna. L'atelier était encore calme, seules les paroles du bluteur envahissaient le hangar. Louis vit alors arriver une femme les bras chargés de sacs en toile de jute. « Voilà les premières toiles, les autres vont arriver » dit-elle en les posant auprès de la machine. Elle avait une belle robe grise comme un soir d'orage qui mettait en valeur la couleur de ses yeux clairs. Elle salua Louis avec un petit sourire moqueur : « C'est toi, le nouveau ? T'as belle

allure avec ton coton ! Va pas falloir rêver ! Faut tout ensacher les tas là-bas » Lui dit-elle en tendant son doigt vers trois immenses montagnes de poudre blanche. Déjà, derrière leurs brouettes, des hommes pelletaient. Ils poussèrent leurs engins vers le blutoir, déversèrent leur première charge. Le vieil homme fixa deux sacs, mit la machine en marche. Un bruit assourdissant, légèrement atténué par la ouate, donna le signal du départ d'une longue journée fatigante.

Louis trouva vite les gestes précis et la rapidité nécessaire pour effectuer sa tâche. Malgré les précautions prises le matin, il sentit que la poussière lui brûlait la gorge et le nez. La fatigue commençait à ralentir ses bras. Alors, pour l'oublier, il se mit à penser à ses fleurs, à son jardin, à ce qu'il allait pouvoir planter. Soudain, une toile, mal attachée, s'écroula devant lui. Il fut recouvert de chaux, se débattit contre la brûlure de la peau de son visage et de ses mains. Le vieux qui avait aperçu la chute du sac, se précipita et en fixa un autre, solidement. Il fit signe à Louis de ramasser et de remettre dans la fosse la substance répandue sur le sol.

Quelques heures plus tard, enfin la machine s'arrêta. Le silence fut soudain. Louis, épuisé, resta les bras ballants jusqu'à ce qu'il entendit des rires derrière lui. Les femmes s'étaient attroupées à l'entrée. Elles aussi étaient recouvertes d'un épais voile blanc. Il passa devant elles « Il est tout rouge sous sa farine » exultait l'une d'entre elle. « Bienvenue chez les fleurs de chaux » appuya une autre avec une révérence, tel un marquis de salon.

Honteux, Il avait repris le chemin de chez lui, recouvert des pieds à la tête de cette saleté blanche de malheur. Il était triste, les épaules courbées, il s'assit lourdement sur le banc devant la cheminée. Devant le regard insistant de sa mère qui aurait bien aimé qu'il laisse dehors toute cette poussière, il déclara : « Ne me parles plus jamais de la couleur blanche, tu m'entends, plus jamais ! » Pas habituée à entendre son fils dire autant de mots à la fois, elle se tu. Le lendemain il ne réintégra pas l'usine.

Il gratta et retourna la terre, bina les légumes, les fleurs. Aucune fleur blanche. Des rouges, des bleues et ses préférées, les tournesols d'un beau jaune, couleur de soleil. Quand il en eut fini avec le jardin, il alla se promener le long du canal mais le passage des berrichonnes lui rappelèrent trop le départ du père et l'usine. Alors, il alla plus loin, au bord de la Loire.

Il était là à rêver en écoutant la chanson de l'eau lorsqu' il aperçut une jeune femme, toute de bleu vêtue. Comme il était caché par un pied de saule, elle ne le vit pas. Elle se déshabilla, entra doucement dans l'eau en souriant, se mit à nager et à chanter. Elle avait la peau couleur de miel telles les roses de son jardin. C'est là, dissimulé par un arbre, qu'il sentit monter en lui le feu brûlant d'un incendie d'amour. Au sortir de sa baignade, la jeune femme remit sa robe bleue et poursuivit son chemin en fredonnant. Louis rentra tard à la maison ce soir là.

Chaque jour, il alla au même endroit et attendait que Marie Blanche vienne prendre son bain. Il savait maintenant son prénom. Il avait entendu la boulangère l'appeler ainsi alors qu'il attendait son tour dans le magasin. Marie-Blanche ! « Encore cette foutue couleur » pensa-t-il sans pour autant sentir les battements de son cœur diminuer dans sa poitrine.

Malgré, ou peut-être à cause de ses émois, il ne parvenait pas à l'aborder. C'était un gars de par ici et ici, on ne montrait pas facilement ses sentiments. Alors, il attendait, réfléchissait au bord des flots qui ne se souciaient guère de ses tourments. Une ride commençait à sillonner son front. Il ne s'occupait plus de ses fleurs, il attendait sur la rive. Puis, le temps se refroidit et Marie-Blanche ne se baigna plus. Quelques uns le virent sur la berge, hurlant au vent des mots incompréhensibles. « Le Louis, il a perdu la tête, voilà qu'il crie tout seul au bord de l'eau » La rumeur se répandit vite dans ce coin de terre perdue. Marie-Blanche, elle, avait compris. Cette ombre derrière le saule quand elle se baignait, c'était lui. Ces yeux rivés à terre quand elle le croisait, ces joues enflammées lorsqu'elle lui disait bonjour ne laissaient place à aucun doute. Mais, malgré la fierté d'être l'objet de cette ardeur, elle avait autre chose en tête. Elle voulait partir à la ville, devenir danseuse, belle comme une étoile en tenue de soie blanche.

Lorsque Louis frappa un jour à sa porte, un bouquet de tournesols à la main, la mère de Marie-Blanche lui ouvrit et tristement lui annonça : « Elle est partie, elle ne reviendra plus » Louis fit demi-tour et couru vers la Loire. Là où Marie Blanche lui était apparue, il se laissa porter jusqu'au pays des morts, enlaçant contre lui des tournesols couleur de soleil.

Françoise Boué
Mars 2017